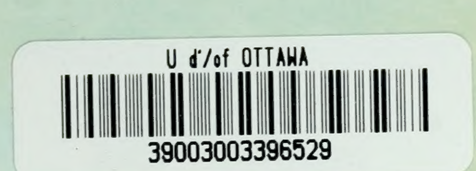
R.P. Pierre Hervelin

LA CHANSON DE BOTREL



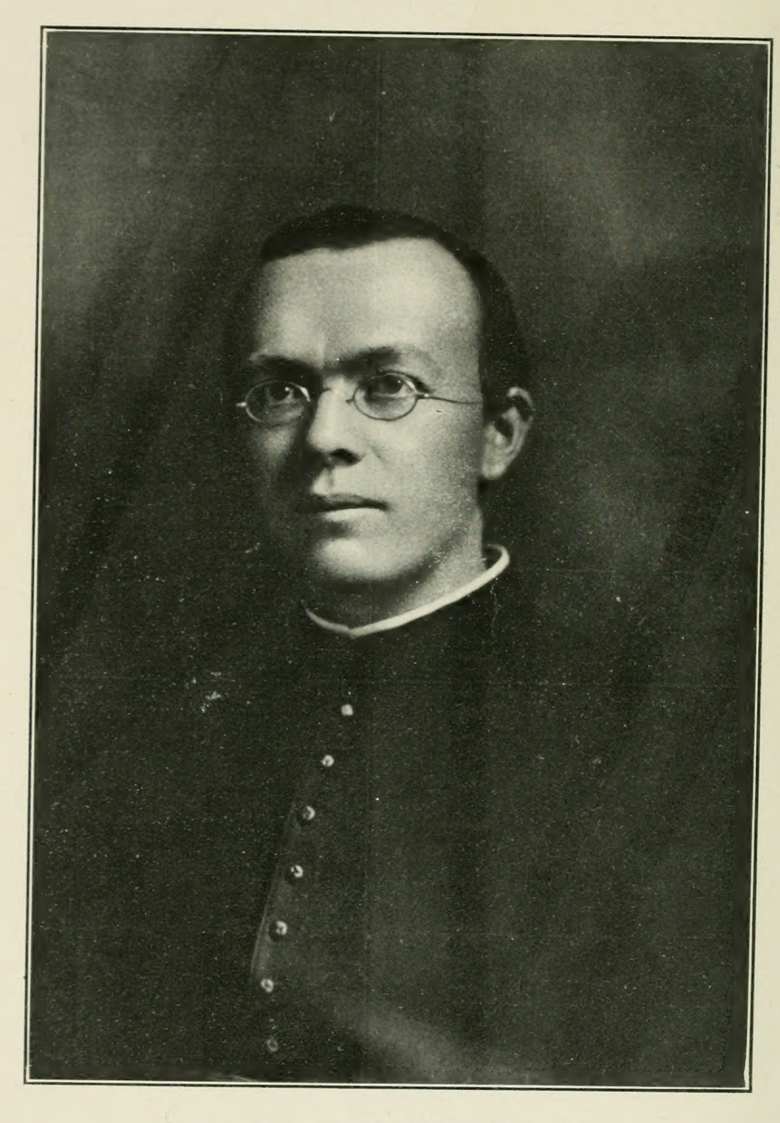
R. P. Pierre HERVELIN
Prédicateur à Notre-Dame

La Chanson de Botrel

GRANGER FRÈRES, Limitée
MONTRÉAL
1911



A Mr Ouimet
Rédacteur au Devoir
hommage bien sympathique
H Hamelin



R. P. PIERRE HERVELIN

Photo Laprès & Lavergne.

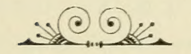
LA CHANSON DE BOTREL

Conférence donnée au Monument National

LE 19 AVRIL 1911

Par le R. P. Pierre HERVELIN

Prédicateur à Notre-Dame de Montréal

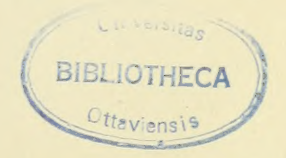


GRANGER FRÈRES Limitée

MONTRÉAL

—

1911



LA CHANSON

DE

THÉODORE BOTREL

LA VIE DU POÈTE

Monseigneur [1],

Monsieur le Président [2],

Mesdames, Messieurs,

Vous allez croire que les Oratoriens se font une carrière dans la chanson. Déjà, le Père Ponsard, mon excellent ami, vous a parlé l'année dernière des vieilles chansons du Canada qui sont aussi des *Chants de France;* il a même commencé à vous parler de Botrel. Et voici que je me dispose, comme tout naturellement à reprendre le sujet au point où il l'a laissé ! Et si je vous disais que ce défaut remonte jusqu'à notre fondateur, le bon saint Philippe de Néri et que le peuple de Rome ne connaissait les premiers oratoriens que sous le nom de Pères aux beaux chants ! Du coup, vous seriez persuadés

---

(1) Mgr Bruchési, archevêque de Montréal.

(2) M. l'abbé R. Labelle, p. s. s.

que nous n'arrêtons de chanter que pour prêcher de temps en temps un carême, mais qu'aussitôt notre station finie, nous revenons à nos chansons.

Quelle impression cela va-t-il faire sur les personnes graves ? J'aime mieux ne pas y penser, et vous dire, si cela peut m'excuser un peu, que l'idée de vous parler de Botrel n'est pas la première à laquelle je me sois arrêté. J'avais un autre sujet, un très vaste sujet, et qui se présentait à moi d'une manière très pittoresque. J'aurais voulu vous parler de la poésie contemporaine et je songeais à vous la dépeindre, en imaginant, suivant le curieux conseil de Pascal, " une femme ou une maison faite sur ce modèle-là " ([1]). Oh! il aurait fallu plusieurs modèles, (autant que d'écoles poétiques et presque de poètes) mais justement il en fallait trop: j'ai été effrayé; j'ai craint de ne pas trouver assez de toits, ni de chapeaux, malgré le nombre et la variété de leurs formes, pour symboliser tous les modes et toutes les modes poétiques. Et voilà pourquoi je ne vous présenterai ce soir qu'un petit chapeau noir au ruban de velours et une grande coiffe de dentelle, dont les brides retombent par derrière sur une large collerette blanche, le chapeau et la coiffe de mon pays, Théodore Botrel et sa " Douce " au coeur vaillant. Et que vous les connaissiez déjà, je ne m'en inquiète guère, mais, au contraire, je m'en réjouis, puisque vous les aimez, et que j'espère que vous aurez plaisir à les reconnaître à ma description fidèle.

([1]) " Rien ne fait mieux comprendre combien un faux sonnet est ridicule que d'en considérer la nature et le modèle et de s'imaginer ensuite une femme ou une maison faite sur ce modèle-là ".

Pensées, édit. Brunschwicg, p. 332.

Théodore Botrel naquit à Dinan le 14 septembre 1868. Son père, fils de forgeron, forgeron lui-même, contraint par sa santé d'abandonner le rude métier, était venu de Broons ([1]) s'établir en cette petite ville si pittoresque avec ses vieux remparts à pic sur la vallée de la Rance et, là, il avait épousé une couturière d'origine alsacienne. Le ménage ne fit pas fortune et il émigra vers la capitale, laissant le petit Théodore à la garde de la grand'mère qui habitait en pleine campagne, au bord de la forêt de Saint-Méen (Ille-et-Vilaine). C'est là que s'écoula l'enfance du chansonnier. Il vint à Paris avant ses onze ans échus ; et presque aussitôt, n'ayant pour tout diplôme que son certificat d'études primaires, obtenu à l'école des frères (Botrel aime à rappeler ce souvenir), il doit faire l'apprentissage de la vie.

On l'envoie d'abord chez un serrurier ; mais quand on a dans l'âme la clé qui ouvre les portes du rêve, on veut entrer dans de plus beaux royaumes.

Il va voir chez le lapidaire voisin ; mais à ciseler des pierres — mêmes précieuses — il s'ennuie aussi : il rêve d'une autre chanson moins rude à son oreille et le voilà chez Lebeau, l'éditeur de musique. On ne s'étonne pas de le trouver là, car c'est toujours un honneur d'être au service d'une muse, fût-ce comme petit valet de pied. C'est le cas de Théodore. Il porte les messages d'Euterpe, autrement dit les feuillets de musique.

Mais que va-t-il faire ensuite chez un courtier d'assurances maritimes ? Sans doute que, vivant à Paris, c'était la seule manière qu'il eût d'être marin et d'avoir quelque rapport avec ceux qu'il devait chanter.

Mais pourquoi le trouve-t-on bientôt après à la Compagnie des Téléphones, puis clerc d'avoué (entre temps il fait une année de service militaire), puis employé au chemin de fer ? — Je renonce à l'expliquer, à moins que ce ne soit pour le dégoûter à jamais des vulga-

---

([1]) Broons, chef-lieu de canton des Côtes-du-Nord, patrie de Duguesclin.

rités de cette vie industrielle et paperassière et le faire s'enfuir par les libres chemins, avec cette jolie aventurière qui court le monde un refrain aux lèvres, la muse en robe courte, la chanson !

Il débute au *Chien Noir*, succursale du *Chat* de même couleur, par des chansons qui sont applaudies. Et il avait si bien l'âme de son pays que, par une sorte de divination bien plus qu'avec ses souvenirs, c'est alors qu'il compose quelques-unes de ses meilleures chansons bretonnes et qui sont restées les plus populaires : *La paimpolaise, la Ronde des Châtaignes, la Fanchette, le petit Grégoire.* Confiant dans l'avenir, il lance bientôt résolument sa vie hors des rails " parallèles d'un parallélisme éternel (1) " sur lesquels elle aurait monotonement glissé, il abandonne le P.-L.-M. et s'en va revoir sa grand'mère la Bretagne.

De leurs causeries ensemble au bord des flots, ou le soir au coin de l'âtre, il fait *Les Chansons de chez nous* (1898), *Les Chansons de la Fleur-de-lys* (1899), *Les Contes du Lit-Clos* (1900), *Les Chansons en sabots* (1901), et, plus tard, songeant à la France d'hier et à celle d'aujourd'hui, il composera *Les Chansons en dentelles* (1902), *Les Coups de Clairon* (1903), *Chansons des Clochers à jour*, et beaucoup d'autres encore, car sa verve est inépuisable (2).

Et toutes ces chansons il s'en va les dire à travers la France et à travers le monde. Dix mois de l'année il est en course se prodiguant sans compter, prêt à répondre à tout appel, surtout s'il s'agit d'une bonne oeuvre, attendrissant les coeurs, les égayant, les réconfortant, artiste sincère et véritable " apôtre " (3), qu'on n'admire pas

---

(1) Franc-Nohain, *Chansons des trains et des gares.*

(2) Botrel est aussi l'auteur de nombreux drames et pièces comiques ou moralisatrices qu'il interprète lui-même en ses tournées et qui sont, comme ses chansons, de nature à récréer honnêtement tout en nourrissant les âmes des plus saines idées et des plus généreux sentiments. Les plus célèbres sont : *Notre-Dame Guesclin, La Paimpolaise, Fleur d'ajonc, Doric et Léna, Péri en mer.*

(3) Le mot est de l'abbé Millon : *Une journée chez Botrel.*

seulement, mais qu'on ne peut s'empêcher d'aimer sitôt qu'on le connaît.

En vérité, ce n'est point un chansonnier ordinaire que Théodore Botrel. Et sa chanson n'est point la chanson banale, sans caractère et sans poésie, amorale ou immorale qu'on a trop accoutumé d'entendre. Elle est située quelque part, dans l'espace et dans le temps, elle révèle l'âme d'un pays, elle en peint les moeurs, elle en fait connaître l'histoire, et elle n'émeut que les plus délicats et les plus généreux sentiments du coeur humain. En un mot, c'est vraiment la " Bonne Chanson " suivant la simple et juste appellation qu'il a donnée à l'excellente et artistique revue qui depuis le mois de novembre 1907, la propage par le monde avec tant de succès.

LA CHANSON DE BRETAGNE

C'est tout d'abord la chanson de la Bretagne. Elle n'est pas la seule. " Bretaigne est poésie ", mais, (je ne parle que de la chanson en langue française) c'est la seule qui soit populaire et qui soit chantée.

Certes, la poésie de Brizeux est un autre élixir. Mais justement parce que c'est un élixir on ne le boit pas dans l'auberge du village ; il n'y a que les lettrés qui puissent en savourer l'arôme. Botrel, lui, a versé au peuple breton la liqueur qu'il aime, une liqueur saine et naturelle, un bon cidre pétillant et blond, qui rit dans la " porcelaine de Quimper ". Et les braves gens l'ont trouvé si à leur goût qu'ils s'en sont grisés. Ce n'est pas un modeste hommage à l'humble chansonnier que ce délire de toute une province.

Les Bretons ont raison d'aimer la chanson de Botrel, car c'est leur pays et leur vie qu'elle chante, et l'on peut dire qu'elle en ex-

prime (et au delà!) toute la poésie que peut comprendre et goûter l'âme populaire.

" O Bretagne, ô très beau pays, dit un poète breton, bois au milieu, mer alentour. "

Botrel a dit les bois et le vent qui tantôt y jase, tantôt y murmure et tantôt y gronde; il a entonné la chanson mâle et vibrante du bûcheron et s'il s'est souvenu de Victor de Laprade, il n'a point affadi la grande poésie de *La Mort du Chêne* :

> Ce géant, c'est toi qui vas l'abattre,
> Toi, pauvre nain !
> A son pied, tu vins souvent t'ébattre
> Etant gamin :
> A son pied, tu parlais à ta " Douce ",
> Coeur frémissant......
> Aujourd'hui la sève t'éclabousse
> Comme du sang :
> Entends-tu quand s'abat ta cognée,
> Entends-tu cette voix désolée,
> Mon gâs ?
> C'est la clameur
> Immense et presque humaine
> Du vieux chêne
> Qui meurt !

(*Chansons en sabots.*)

Botrel n'a pas oublié le sabotier, ce frère du bûcheron, et il a rimé pour lui des strophes vives et légères qui font un joli contraste avec les grands coups de cognée :

> Vire, vire, ma terrière !
> Vole, vole, mon paroir !
> Au mitan de la clairière
> Trimez du matin au soir !

Dans la forêt solitaire,
Virez, volez, sans repos :
Faites voltiger à terre
L'or et l'argent des copeaux !

(*La Chanson du Sabôtier.*—Contes du Lit-Clos.)

Mais la Bretagne n'a pas que des forêts : elle a de beau granit gris ou bleu dont on fait les statues de saints, les calvaires et les clochers dentelés, et c'est tout le moins que le barde fasse une chanson au tailleur de pierre pour rythmer les coups de son marteau.

La Bretagne a des bruyères roses, des ajoncs d'or, des genêts d'or, elle a ses pommiers " rabougris et noueux comme de petits gnomes " ([1]), mais dont la floraison fait un si clair printemps dans le ciel frileux d'avril ; elle a ses champs de blé-noir, si embaumés de miel quand ils sont en fleur, si beaux quand ils rosissent... Botrel dit tout cela avec une simplicité et une fraicheur toute primitive. Il dit les durs travaux que veut la terre pour devenir féconde :

Debout mon gâs, sors la charrue...
...Dame oui ! la tâche est malaisée
Dans les guérets profonds et gras
Nous allons trébuchant, front bas
Pieds lourds et l'échine brisée
Mais nous en goûtons mieux le soir
Nos bonnes crêpes de blé-noir.

Rappelle-toi bien que la terre
Est trop vieille pour s'en gaudir,
Qu'il faut la soigner la chérir
Tout ainsi qu'une bonne Mère
Bout du soc est le bout du Sein
Qui nourrit tout le genre humain.

(*La Charrue.*)

([1]) *Les Pommiers bretons.* — Contes du Lit-Clos.

Mais il chante ensuite la joie de la moisson et la poésie des soirs d'été :

Après la soupe, au pied des meules,
Nous répèterons en plein air
Les vieilles chansons des aïeules
Tout en buvant du cidre clair......

Puis, en nos grands lits-clos dans l'ombre
Nous dormirons sans nul souci,
En rêvant aux gerbes sans nombre
Qui dans les champs dorment aussi.

(*L'Angelus du soir.*—Chansons de Chez Nous.)

La Bretagne c'est surtout la Mer.

N'est-ce pas le même mot qui les désigne : *Ar Mor ?* C'est donc surtout la mer que Botrel a célébrée La mer bruit autour de sa chanson ; et, tantôt la berce et la balance doucement comme une goëlette à l'ancre, tantôt la gonfle et l'amplifie comme les vagues que poussent les marées d'équinoxe à l'assaut des rochers.

Botrel n'est pas né marin. Et son enfance s'est écoulée au milieu des champs, à la lisière des bois. Mais il avait l'âme de la race et il a deviné que la poésie de son pays est dans le grand murmure que font les flots, au pied de ses falaises, dans leur couleur aux nuances infinies, dans leur mouvement inapaisé, dans l'incessant appel qu'ils adressent aux barques et aux rêves pour cingler vers le large.

Il est donc venu habiter au bord de la mer et il l'a regardée, il l'a écoutée, il a parlé avec ceux qui la connaissent depuis l'enfance et ne veulent connaître qu'elle. Et il s'est mis à l'aimer comme eux :

" Je suis breton, j'ai pour la mer
Un amour sauvage et farouche
J'ai soif de son baiser amer
Qui parfume et meurtrit ma bouche. "

(*La Jalouse.*)

Il sait quel est son charme irrésistible et de quels beaux yeux elle sourit aux petits gâs qui courent sur les grèves pour les attirer. aussi-

tôt qu'ils pourront manier un aviron ; il sait l'amour jaloux qu'elle inspire ; il sait ses terribles colères et quels drames affreux se passent dans ses tempêtes, soit qu'elle fracasse les bateaux sur la côte, soit qu'elle les entraîne à la dérive dans les brouillards de Terre-Neuve ou d'Islande ([1]).

Elle tient à sa merci des milliers d'existences, tous les hommes, tous les jeunes gens ; — et les âmes et les coeurs de ceux qui restent à terre, elle les berce ou les secoue avec les barques qu'elle emporte. Le mouvement capricieux de ses vagues rythme la vie de tout un peuple.

Botrel a bien vu tout cela. Il a des vers doux et cadencés comme le balancement d'une barque sur la mer apaisée :

La brise enfle notre voile ;
Voici la première étoile
Qui luit ;
Sur le flot qui nous balance,
Amis, voguons en silence,
Dans la nuit.
Tous bruits viennent de se taire,
On dirait que tout sur terre
Est mort......

Et sans changer de mesure il sait trouver des sonorités larges et profondes qui font sentir la puissance irrésistible de l'Océan :

Mais la mer, c'est la vivante,
C'est l'immensité mouvante
Toujours,
Prenant d'assaut les jetées,
Dédaigneuse des nuitées
Et des jours !...

(*La Nuit en mer.*—Chanson de Chez Nous.)

([1]) *En dérive.* — Contes du Lit-Clos.

Il a des vers rauques et sauvages comme le hurlement des vents et des flots :

La mer grogne et menace et pleure...
On dirait d'une femme soûle
Qui bave en hurlant son défi.

(*Un sauvetage.*—Coups de Clairons.)

Mais voici le brouillard qui se lève, le navire s'y perd, tout son s'y étouffe : le vers glisse sans bruit :

On ne voit ni le ciel ni l'eau,
On croit parler dans de la plume...
Ohé ! Va tout doux, matelot :
Il brume !

(*La Brume.*—Contes du Lit-Clos.)

Quelle que soit la fidélité de ces notations, il ne faut pas croire que Botrel décrive la mer pour la décrire. Il fait cela d'une touche rapide, en passant et parce que la mer est le théâtre grandiose sur lequel se joue le drame humain qu'il regarde et qu'il chante. Mais ce qui l'intéresse, c'est la vie des marins et c'est pour eux d'abord qu'il écrit ses chansons :

Pour eux, les matelots hardis
Qui les chanteront à la lune,
En songeant à ceux du pays,
Le soir au bout de la grand'hune.

(*Chez Nous.* — Chansons de Chez Nous.)

C'est tout un poème que certaines chansons, car c'est toute la vie du marin qui y est enclose. *La Paimpolaise* a fait le tour du monde et malgré certaines vulgarités — les matelots ne raffinent pas leurs sentiments — elle le méritait, car elle dit avec vérité la rude vie de l'Islandais et son regret constant du pays symbolisé dans la coiffe de la fiancée qui attend là-bas.

Cette chanson que des sons d'accordéons criards nous ont trop gâtée a de la grandeur dans sa fin mélancolique :

Puis, quand la vague le désigne,
L'appelant de sa grosse voix,
Le brave Islandais se résigne
En faisant un signe de croix.
Et le pauvre gâs,
Quand vient le trépas,
Serrant la médaille qu'il baise,
Glisse dans l'Océan sans fond,
En songeant à la Paimpolaise
Qui l'attend au pays breton !...

(*La Paimpolaise.*—Chansons de Chez Nous.)

La chanson des *Terr'Neuvas* dit la non moins périlleuse odyssée des pêcheurs Malouins aux bancs de Terre-Neuve et la cantilène plaintive des *Petits "Graviers"* le dur apprentissage des pauvres mousses partis "à quinze ans" et souvent plus tôt, parce que leur mère "est veuve" "et qu'il n'y a plus de pain à manger chez eux" — et gagnant "sept à huit sous" par jour à "fendre en deux les grandes morues fraîches, les ébrouailler et leur couper le cou."

(Chansons de Chez Nous.)

Botrel a fidèlement exprimé les sentiments simples et forts, délicats aussi de ces rudes natures. Deux grands amours se partagent leur coeur, se disputent leur vie : l'amour du pays, et l'amour de la mer ! La vision du pays natal les hante durant leurs lointains voyages. Le petit mousse rêve aux caresses maternelles dont il est trop sevré, le jeune homme à sa "Douce", le vieux marin aux petits moussaillons qui grandissent là-bas : tous ont la nostalgie de la terre. Car c'est un trait de cette race bretonne de se laisser tenter par les grandes aventures et de ne pouvoir arracher son âme à tout ce qu'il a fallu laisser derrière soi. On part, mais on se retourne sans cesse pour voir encore ce qui n'apparaît plus.

Ils reviennent enfin, pas tous hélas ! La mer a pris sa proie, elle

a choisi ses fiancés et les noces se sont célébrées dans l'effrayante clameur des vagues et des vents. Ceux qui y ont assisté en gardent l'impérissable souvenir !

Oh ! comme ils la maudissent la Mer !

Ah ! la Mée, ah ! la Mée, ah ! la gueuse des gueuses !
Elle en fait-il des malheureux, des malheureuses !
A croire que tant plus on est à l'adorer...
Tant plus elle a plaisir à nous faire pleurer !...

(*Péri en Mer.*—Contes du Lit-Clos.)

Mais dangers courus, privations cruelles, naufrages, rien de tout cela ne les empêchera de se rembarquer au printemps prochain :

Après tant et tant d'horribles misères,
Pauvres petits "graviers", rembarquerez-vous ?
—Dame oui !... nous faisons comme on fait nos pères
Et plus tard, nos gâs feront comme nous !

(*Petits Graviers.*—Ch. de Chez Nous.)

Ecoutez aussi cette complainte d'un vieux loup de mer !

Pour égayer ma nuit profonde
J'avais trois vaillants petits "fieux"
Que j'aimais plus que tout au monde :
Ils étaient si bons pour leur vieux !
—Mais, un jour, l'Océan sournois
Les a pris d'un coup, tous les trois !
....
Il m'a volé les petits "fieux"
Qui devaient me fermer les yeux
Je dois le haïr ! et pourtant,
Malgré moi, j'aime l'Océan !

(*L'Océan.*—Ch. de Chez Nous.)

Mais la vie du marin ce n'est qu'un des aspects du drame de la

mer. Pendant qu'il navigue, toutes les pensées de ceux qui sont restés à terre le suivent dans son voyage. La vie des mères, des femmes, des fiancées, des "tout-petits" est comme accrochée à sa barque de pêche !

Oh ! la douce et tremblante berceuse que la mère chante au petit gâs pour le tenir endormi.

A côté de ta mère,
Fais ton petit dodo,
Sans savoir que ton père
S'en est allé sur l'eau !
La vague est en colère
Et murmure là-bas...
A côté de ta mère
Fais dodo mon petit gâs !

Pour te bercer, je chante !
Fais bien vite dodo :
Car dans ma voix tremblante
J'étouffe un long sanglot.
Quand la Mer est méchante
Mon coeur sonne le glas...
Mais il faut que je chante :
Fais dodo, mon petit gâs.

Si la douleur m'agite
Lorsque tu fais dodo,
C'est qu'un jour on se quitte
Tu seras matelot.
Sur la vague maudite
Bien loin tu t'en iras...
Ne grandis pas trop vite !
—Fais dodo, mon petit gâs !

(Chansons de Chez Nous.)

Mais le petit gâs rêve d'un autre berceau, du navire, le grand

bereeau de chêne que balancent et font danser les flots de la mer profonde ; il a hâte de grandir pour partager la vie des siens, pour aller voir les pays inconnus. Le vent de nuit qui rôde vient lui parler à l'oreille jusqu'au fond du lit-clos et lui chanter la beauté mystérieuse de la mer aux yeux changeants.

Hou ! hou ! (*fait le vent.*)
Je sais une Fée aux yeux de mystère
Qui font oublier le ciel et la terre,
Et changent le rêve en réalité.
Des yeux prometteurs d'extases sans nombre,
Des yeux tout remplis de clartés ou d'ombre,
Des yeux verts ou bleus à sa volonté ;
Elle a les cheveux couleur d'algues vertes,
Et ses bras ouverts et ses mains ouvertes,
Vous dispenseront d'immenses trésors,
Comme n'en a pas la terre inféconde
Et qui vous feront les maîtres du monde,
Car ils vous feront aussi les plus forts !...
. . . .
Et le vent rôdeur retourne à la grève
Et les moussaillons font un joli rêve
Dans le creux douillet de leur oreiller :
Ils font leurs adieux à la maisonnée,
Ils rêvent que l'heure est déjà sonnée
Où leurs bâtiments vont appareiller !...
Et voilà comment, pourvoyeur des flots
Couleur d'émeraude,
Le grand vent qui rôde
Fait les matelots.

(*Le Vent qui Rôde.* — Contes du Lit-Clos.)

Et c'est la mer elle-même, la grande Câline qui appelle les beaux gâs bretons, irrésistible comme la sirène antique :

Quand elle chante à sa façon
L'homme, saisi d'un grand frisson,
N'entend plus que sa voix divine.
Combien de nos jeunes garçons
Sont morts d'écouter les chansons
De la grande Câline !

...Et des amants elle en aura
Tant qu'aux bretons elle tendra
Sa bouche à la saveur saline :
Car dans ton lit de goémons,
O Mer, c'est toi que nous aimons
Toi, la grande Câline.

Une mère trop tendre ne peut-elle se résigner à se séparer de son fils ? Veut-elle le garder auprès d'elle pour être cloarec ou berger ? l'enfant se lamente, il rôde le long de la côte, détache une barque la nuit et ne reparaît plus.

Il faut donc qu'ils partent. Le poète dit l'angoisse des mères, leurs prières à la Vierge Marie [1] ou à sainte Anne " la bonne aïeule " leurs voeux héroïques et naïfs, touchants à faire pleurer :

Un jour, sur un gros navire
Vire au vent, vire, vire !
La veuve embarqua son gâs...
Le marin ne revient pas.

Fit voeu de faire un navire...

(*Voeu à Saint-Yves.*)

Vous connaissez cette ravissante cantilène et comment elle le fit, son navire, la pauvre vieille... et l'alla porter nu-pieds, à Saint-

---

[1] Notre-Dame des flots.

Yves de Tréguier! Hélas, il en est d'autres moins heureuses et qui attendent en vain le retour de leur pauvre gâs, et le long de la côte guettant les épaves, elles entendent la Mer leur chanter sa *cruelle berceuse* :

> Pleure, gémis, hurle à cette treuse
> J'ai mieux que toi serré mes bras
> Pleure, pleure, pleure ton gâs !

La destinée des jeunes filles n'est guère moins mélancolique que celle des mères. Reverront-elles les hardis matelots qui leur ont donné, en partant, l'anneau des fiançailles ? La mer est une terrible rivale, une jalouse qui garde trop souvent les plus beaux des Islandais. Elle les épouse avant elles... ou bien les leur reprend après quelques jours de bonheur et leur rapporte sur la grève un cadavre qu'elles reconnaissent au vieux gilet de laine qu'elles avaient elles-mêmes tricoté de leurs doigts.

(*Le tricot de laine.—Ch. en Sabots.*)

Botrel a l'âme trop bretonne et il a trop conscience de sa haute mission moralisatrice pour ne pas exprimer la foi indomptable et la tendre piété de la race.

Il l'a fait maintes fois et avec de fiers accents, dans *Bretons têtus* par exemple :

> Pour vous faire oublier vos prières naïves
> Bretons, vos chapelets nous vous les brûlerons !
> —Nous avons Sainte Anne et Saint Yves
> C'est devant eux que nous prierons...
>
> —De votre obscur passé quand nous fendrons les voiles
> Vos fiers clochers à jour baiseront les pavés...
> —Nous prierons devant les étoiles
> Abattez-les si vous pouvez.

Et que de délicieux Noëls il a composés, naïfs comme l'âme

populaire, pieux comme des cantiques. Entre tous, il en est un qui a un charme inexprimable et qu'un vrai breton ne peut entendre sans émotion et sans fierté. C'est: *Jésus chez les Bretons.*

Si Jésus revenait au monde
Le Doux Sauveur à barbe blonde
Le Charpentier aux grands yeux doux
Jésus devrait renaître au monde
Chez nous......

S'il veut des simples pour apôtres
Choisis comme il choisit les autres
Chez les pêcheurs graves et doux
Jésus trouvera des apôtres
Chez nous......

...Mais s'il lui faut un nouveau traître
Un judas pour livrer son Maître
Qu'il renaisse ailleurs, voyez-vous
Il ne trouverait pas un traître
Chez nous......

N'est-ce pas un pur joyau que ce simple Noël ? Et n'a-t-il pas une grâce et une grandeur tout évangéliques ?

Botrel n'aurait pas rendu toute la physionomie de la Bretagne s'il avait négligé de noter le pittoresque des costumes, des vieux meubles, des usages, s'il avait oublié de conter quelques-unes de ces légendes gracieuses ou terribles qui charment les longues veillées d'hiver et contribuent à donner à la race bretonne ce caractère rêveur qui lui est particulier. Les amoureux de la vieille Bretagne lui sont reconnaissants d'avoir réhabilité le bragou-braz et le pen-baz, le lit-clos et le banc-tossel et d'avoir fait entendre plus d'une fois la chanson des petits sabots de bois :

Amis choquons en cadence
Nos sabots petits et gros.

(*La Sabotière.*)

Les petits sabots des petits bretons,
Petites bretonnes,
Chantent des chansons en différents tons,
Jamais monotones...
(*Les Petits Sabots*.)

Puissent les jeunes filles de Lannion, de Plougastel, de Pont-Aven ou de Concarneau et toutes celles qui n'ont point encore quitté pour le vulgaire chapeau de ville la coiffe blanche des aïeules écouter les conseils que leur donne le poète : elles n'en seront que plus jolies.

Conservez vos robes faites
Moitié drap, moitié velours,
Tabliers et collerettes,
Devantiers brodés à jour ;
Gardez vos coiffes mignonnes
Vos chupens, vos chapeaux ronds :
Gai, gai, gai !
Restez bretonnes
Bon, bon, bon !
Restez bretons !
(*La Basse bretonne*. -Chansons en sabots.)

Quant à celles qui, comme Corentine, reviennent au pays déguisées en parisiennes, le chansonnier ne se fait pas faute de plaisanter à leurs dépens :

Depuis qu'elle est de retour,
Elle nous expose,
Sur sa tête, un abat-jour,
Jaune, vert et rose :
Sa famille, tout entière,
La, la o la dirère,
Logerait sous son chapeau,
La, la o la diro.

Faut-il citer encore la chanson du violonneux, de Pierre-qui-

roule ou de Yann-Guenille, ces types de la vieille Bretagne, peints avec tant de fidélité et d'amour ?

Comment faire sentir en les analysant d'un mot le charme troublant de ces légendes qu'il redit ou invente avec la naïveté d'un aède primitif ?

Cette vieille fileuse qui après avoir usé sa vie à filer pour les autres n'a pas eu le temps de filer son propre linceul et dont on entend le rouet tourner la nuit dans son cercueil ;

(*Légende du Rouet.*)

Ce clocher de granit élevé subitement par la puissance du démon à condition qu'il aura les âmes de ceux qui trépasseront entre grand' messe et vêpres. Mais le curé malin, aussitôt après l'*Ita missa est,* entonne le chant des psaumes... et le diable est joué ;

(*Le Clocher de Tréguier.*)

Et cette merveilleuse cloche d'Ys — que " les anges ont eux-mêmes fondue et ciselée " — engloutie dans la mer avec la ville coupable et qui doit se réveiller un jour pour chanter

Le *Te Deum* du monde
Clamant sa Liberté !

(*La Cloche d'Ys. -Chansons en sabots.*)

Fidèle peintre de toutes les croyances populaires, le poète nous raconte comment Jeannette est avertie de la mort de son fiancé, Yann-Yvon. La bague qu'il lui avait donnée avant de partir, elle sent une main invisible l'arracher de son doigt, la nuit, et le matin elle la retrouve accrochée auprès du portrait du marin. C'est l'intersigne.

Il nous montre la jeune fille amoureuse jetant son épingle dans la fontaine de Saint-Gonéri pour savoir si elle est aimée : la fille délaissée enfonçant la sienne dans la statue de Saint-Guirec " pour que le bon ermite, piqué sans doute au jeu, la marie dans l'année(1).

(1) Charles Le Goffic. — *L'âme bretonne.*

A propos de cette dernière cérémonie, je me permettrai de faire une petite chicane à Botrel. J'ai ouï dire que c'était, non dans le coeur, mais dans le nez du saint que les filles enfonçaient leur épingle. Et le nez de la vieille statue, que j'ai pu voir il y a sept ans, témoignait assez... par son absence, des piqûres qu'il avait reçues. On a remplacé depuis la statue de bois, par une statue de granit. Voilà les filles bien empêchées ! Point ! On met une petite boulette de cire au bout de l'épingle... Et saint Guirec continue de faire des miracles.

On peut aimer la Bretagne en poète et en artiste, Botrel l'aime mieux que cela, il l'aime d'un amour filial et attendri, un peu, j'imagine, comme il aimait cette bonne grand'mère qui l'éleva dans le petit village du Parson. La Bretagne aussi, c'est la grand'mère qu'il écoute avec un religieux silence parler du fond du grand lit-clos :

Tout à coup, voilà que s'élève
Une tremblante voix de rêve
Qui semble sortir du lit-clos :
Les hommes se taisent, les filles
Ne font plus danser leurs aiguilles,
Non plus les femmes, leurs fuseaux ;

Car celle qui parle est l'Ancêtre !
Son âge ? Elle seule, peut-être,
Pourrait le dire désormais :
On va répétant à la ronde
Qu'Elle est vieille comme le monde
Et qu'Elle ne mourra jamais ;

La nuit obscurcit sa prunelle
"...Et c'est tant mieux, murmure-t-elle,
Aujourd'hui le monde est si laid ! "
Elle est sourde... mais d'une oreille
Car la gauche entend à merveille...
Mais n'entend que ce qui lui plaît !

Elle a toujours très grande allure :
Sur son front blanc, sa chevelure

Semble une couronne d'argent :
On dirait une vieille Reine
Accueillant son peuple, sereine,
Avec un sourire indulgent.

Aussi, son bon peuple l'adore ;
Il s'approche, il s'approche encore
Du lit qu'elle ne quitte plus,
D'où sa tendre voix fait revivre
Tous les chapîtres d'un vieux livre
Que l'on n'avait pas encor lus !...

(*Le Lit-Clos.*)

Dans ses pérégrinations à travers le monde pour semer le bon grain de sa chanson, le poète a comme le marin le mal du pays, et il a hâte de revenir refaire ses forces épuisées, réchauffer sa vie sur le sein maternel :

La rancoeur au coin des lèvres,
Le corps miné par les fièvres,
Le coeur malade d'ennui,
Vers ta rieuse campagne,
O Bretagne, ma Bretagne !
Je m'en reviens aujourd'hui.

O bonne Mère féconde !
Veux-tu me remettre au monde,
Dis, une seconde fois ?
Dans mes veines appauvries
Mets le sang de tes prairies
De tes chants et de tes bois !

Infiltre, infiltre en mes veines
La sève de tes vieux chênes
Et de tes pommiers nouveaux !...

Ma chanson, veux-tu l'entendre ?
Elle est si douce, si tendre

Lorsqu'elle parle de Toi,
Que ceux qui t'aimaient t'adorent
Et que ceux-là qui t'ignorent
T'aiment à cause de moi.

(*La Chanson du Retour.- Contes du Lit-Clos.*)

Il n'est personne qui ne souscrive à ce juste hommage que se rend le poète breton. En tous les cas, ce ne sont pas les Canadiens-français. Vos bravos enthousiastes le lui prouvèrent assez quand il vint en 1903, vous dire avec sa Douce, la chanson de Bretagne.

LA CHANSON DE FRANCE

Botrel ne s'est pas si étroitement enfermé dans la petite Patrie qu'il n'ait souvent chanté la grande. C'est que si la Bretagne " est la grand'mère " la France est la " maman " et l'amour qu'on a pour l'une n'a jamais fait tort à l'autre. Depuis que la duchesse Anne a marié son hermine aux fleurs de lys du manteau royal, la France n'a jamais eu d'enfants plus fidèles que les Bretons. Le culte que Botrel a pour sa province ne le rend donc point séparatiste : ce breton accroche volontiers à son petit chapeau une cocarde tricolore; ce joueur de biniou, quand il a joué la chanson un peu mélancolique de la mer ou de la lande, prend, d'un geste aisé, le grand clairon de cuivre et y souffle des sonneries qui font vibrer tous les coeurs d'un bout à l'autre de la France.

Me voyant marcher de l'avant
Des gens sont venus quatre à quatre
Me dire : " on te voit trop souvent
Contre des montagnes te battre ! "
Et moi j'ai répondu : " Voilà
Pourquoi je charge avec furie :
Derrière ces montagnes là
Est prisonnière ma patrie.

On m'a dit : On sent dans tes vers
La piété des nobles détresses :
N'as-tu pas pour tout l'Univers
Mêmes bontés, mêmes tendresses ?
—Alors, j'ai dit : " En vérité,
Ai-je l'air d'avoir l'âme aigrie ?
J'aime certes l'humanité...
Mais j'aime d'abord ma Patrie.

(*Ma Patrie.*)

En ces temps où l'on bafoue le patriotisme comme un dernier vestige de l'antique barbarie, où l'on prêche aux jeunes recrues la révolte et la désertion, où l'internationale veut étouffer la vieille chanson de la Patrie, cela réconforte les âmes restées françaises d'entendre sonner ces vaillants coups de clairon.

Grâce à Botrel les enfants des écoles, les soldats et les marins peuvent chanter au lieu de chansons banales, libertines ou sacrilèges, de purs et fiers refrains patriotiques.

Il en a pour tous. Pour les conscrits qui arrivent à la caserne, le coeur encore tout pantois des adieux, pour les gabiers de misaine et d'artimon qui savent " boxer " en l'honneur de la France, pour les Anciens de la Flotte " qui n'ont qu'un culte : le Devoir ! " ; pour le pioupiou Jean Sac-au-dos, fleur du Jardin de France :

Soldat, de ton pompon garance
Jusqu'au bout de tes godillots,
Tu sembles une fleur immense !
—Je suis fleur du Jardin de France
M'a répondu Jean Sac-au-dos...

Certes mon gâs, la France est celle
Qu'il faut servir sans nul repos :
Je veux vivre pour la voir belle...
—Moi, je voudrais mourir pour elle !
M'a répondu Jean Sac-au-dos.

(*Jean Sac-au-dos.*)

Alsacien par sa mère, Botrel a de plus que les autres des raisons de famille d'aimer la chère province, d'y penser toujours et même d'en parler quelquefois. Il avait un grand-père, vieux patriote irréductible qui, après l'annexion s'obstinait à décorer sa boutonnière, sa fenêtre et son jardin de fleurs bleues, blanches et rouges et que, pour cela, on appelait " papa tricolore ". N'est-ce pas un devoir pour le petit-fils de cultiver pieusement les fleurs qu'aimait l'aïeul et d'espérer que " le petit Jardin ", refleurira un jour aux trois couleurs de la patrie.

Si Botrel est peu porté vers les Allemands, je dois aussi reconnaître qu'en vrai marin breton, il a une médiocre tendresse pour les Anglais. L'Anglais a été si longtemps l'ennemi et il est toujours le rival trop souvent heureux. Ses grands steamers coupent quelquefois en deux les bateaux des morutiers et ne s'arrêtent pas toujours pour repêcher les pauvres gâs: enfin, dans les ports où ils descendent les matelots des deux pays comparent assez souvent la vertu respective des deux boxes. Je parle du temps passé, car nous sommes aux beaux jours de " l'entente cordiale ". Je ne doute pas que le poète s'en réjouisse tout comme un autre, mais je suis bien persuadé que le "mathurin" breton, lui, ne regarde point encore sans défiance ces mains tendues par delà la Manche et qu'il lui arrive encore de maudire les Anglais... au moins par habitude.

Que les Anglais ne tiennent pas rigueur au chansonnier. Il devait à la vérité de son sujet de leur en dire quelquefois de " rudes".

Botrel est patriote certes! et il l'est ardemment; mais il ne croit pas que la France date d'hier; il a le culte de tout son passé héroïque et il pense que le meilleur moyen d'entretenir le patriotisme des Français d'aujourd'hui, c'est de leur rappeler les exploits de leurs pères.

Il a donc l'ambition de composer une épopée en chansons qui serait comme l'histoire abrégée et populaire des gloires de la France.

Il a déjà écrit *les chansons en dentelles* et *les chansons de la Fleurs de lys*. Les premières—les chansons blanches comme il les appelle — expriment d'une manière gracieuse et poétique les moeurs galantes et chevaleresques de la France d'avant la Révolution :

A leurs rythmes forts ou mièvres,
Rustres et marquis tour à tour
S'élancent, le sourire aux lèvres,
Vers la mort comme vers l'amour !

(A Georges d'Esparbès.—*Dédicace des Chansons en dentelles.*)

Je ne veux en rappeler que deux : les *Gardes-Françaises* et *Monsieur de Kergariou*, dont je vous demande la permission de citer le premier et le dernier couplet. Vous y verrez un genre de chanson tout différent de celui des " chansons de chez nous " et qui est bien français.

A Fontenoy, la troupe anglaise
Nous cria vingt pas devant nous :
Messieurs de la Garde-Française
Nous ne tirerons qu'après vous !
Mais, inclinant sa plume grise,
Notre chef dit ces mots altiers :
" Voici quelle est notre devise :
Nous n'attaquons pas les premiers,
Jamais les premiers ! "
. . . .

Huit jours après, Paris en fête
Acclamait gaîment les vainqueurs.
Habitués à la conquête
Les gardes prenaient tous les coeurs.
Et le chef s'écria : " Naguère,
Nous fûmes assez les derniers,
Mais l'amour, ce n'est plus la guerre ;
Ici nous passons les premiers !
Toujours les premiers ! "

Voici maintenant Monsieur de Kergariou arrivant de sa province.

Il s'appelait Kergariou
Et s'en venait on ne sait d'où :

Probablement du Finistère :
Bien qu'il eût d'illustres aïeux,
Il était pauvre comme un gueux
Et n'en faisait aucun mystère ;
Portait l'habit des anciens jours
Et mettait le même toujours :
Hiver, été, printemps, automne ;
Vint à Paris en bragou-braz,
Appuyé sur un grand pen-baz
A la bretonne ! ! !

Naturellement il se civilise très vite, a beaucoup de succès, trop de succès... mais son âme ne s'en amollit point.

Grondez, trompettes et tambours !
Adieu, Paris et les amours :
Kergariou part à la guerre !
Il s'y bat gaiement, sans souci...
La mort est une femme aussi :
Kergariou ne la craint guère !
Or, au matin de Fontenoy,
Nous ayant crié : suivez-moi !
Il fondit sur la troupe anglaise...
Reçut trois balles dans la peau
Et mourut devant son Drapeau :
A la Française ! ! !

Plus que *les chansons en dentelles, les chansons de la Fleur de lys* sont populaires. C'est la petite épopée de cette "guerre de géants" que soutinrent contre les soldats de la Révolution, les chouans de Bretagne et les Vendéens.

C'est à ce recueil qu'appartient la chanson de Jean Cottereau, cet intrépide chef de bande qui plaisante si agréablement sur les coups qu'il reçoit :

" Les bleus m'ont fait le cadeau
De sept, huit balles dans la peau :
Encore deux ou trois, s'il leur plaît :
Que je m'en fasse un chapelet ;

et ces deux joyaux de la chanson : *le petit Grégoire* et *le mouchoir rouge de Cholet.* Et c'est l'héroïsme simple du petit peuple qu'elles célèbrent, de la foule anonyme combattant et mourant en silence, pour Dieu et pour le Roi.

A ces chansons j'en joindrai une autre moins connue les *Coquelicots.* Elle est dans *les coups de clairons,* mais c'est aussi une chanson de *la Fleur de lys.* Elle dit la bravoure chevaleresque du jeune chef Henri de la Roche-Jaquelin, égalée par l'héroïsme de ces humbles paysans qu'il menait au combat.

" M'sieur Henry!" avait noué à son chapeau un mouchoir rouge de Cholet qui le désignait ainsi au feu des Bleus. Ne pouvant obtenir de lui qu'il ôte ce dangereux insigne, que font ses hommes ?...

Ceux-ci firent alors une chose splendide !
Ces héros en sabots, ces rustres valeureux,
Pour sauver celui-là qu'ils nommaient l'Intrépide,
Attirèrent la mort sur eux !

Sous le feu, chacun prit dans sa petite veste,
Dans ses braves de toile ou son bissac de peau,
Un mouchoir de Cholet, un mouchoir rouge... et, preste !
L'attacha sur son grand chapeau !

Et les Bleus ébahis de voir, à la seconde,
Tant de chefs qui s'offraient au feu de leurs flingots,
Cherchaient en vain l'épi de blé, la paille blonde,
Dans ce champ de coquelicots !

Mais avec toutes ces chansons blanches ou *fleurdelisées,* Botrel ne devient-il pas le poète d'un parti ? Il s'en défend avec énergie :

Les Blancs te trouvent trop bleu,
Les Bleus, chouan quelque peu,
Les Rouges, trop incolore !
Sonne, sonne sans répit
Ta chanson bien tricolore.

Et pour tenir sa promesse, il compose en ce moment les chansons de la première République et de l'Empire. D'ailleurs, est-ce que ce sont les hommes d'un parti tous ces braves pour qui il sonne du clairon : Duguesclin, Jeanne d'Arc, Richemont, Jean-Bart, Doublet, Surcouf, Cartier, Kléber, La Tour d'Auvergne, et, plus près de nous, le général Lambert, le héros de Bazeilles, le lieutenant Henry, le défenseur du Peï-Tang ? Et si l'on remarque que presque tous ces noms sont bretons ce n'est pas que la terre de Bretagne soit plus que d'autres féconde en grands hommes, mais c'est cependant qu'elle en produit sa bonne part et il est bien permis à Botrel d'avoir un faible pour les gloires de la vieille province... Aussi bien, tous ceux-là qu'il chante, n'est-ce pas pour la France qu'ils ont combattu et qu'ils sont morts ?

Un Français doit vivre pour elle :
Pour elle un Breton doit mourir !

(*Pour la Patrie.*—Coups de clairon.)

Botrel est catholique et ne croit pas devoir s'en cacher. Traduit devant la Haute-Cour pour une chanson qui sentait son nationaliste, et invité à prêter serment, il demanda un crucifix. Il n'y en avait pas. Alors le poète dit ces paroles : " Je suis chrétien, et tout chrétien qui fait le signe de la croix devenant de ce fait un crucifix vivant : Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je jure de dire la vérité!" Toute la France catholique applaudit et les autres ne purent s'empêcher de trouver le geste fier.

Botrel ne croit pas être un mauvais Français en sonnant " l'alerte", quand on touche à la croix, quand on chasse Dieu des écoles et qu'on jette sur les routes de l'exil les *frères noirs* et les *soeurs blanches*.

C'est sa Bretagne catholiquqe, entre toutes, qu'il défend contre les sectaires et dont il clame le défi à ceux qui veulent l'asservir :

Debout, calmes et fiers, nous attendons vos coups.
Un coeur indompté bat sous nos tricots de laine.

Un vrai Celte jamais n'a plié les genoux
Que devant sa Promise et sa Vierge de chêne !

(*La France des Bretons.*—Coups de clairon.)

Mais, n'a-t-il pas été la voix de toute la France qui a encore au coeur l'amour de la liberté et le respect des saints dévouements, quand il lança ces paroles énergiques, pour flétrir les persécuteurs ?

On vit, en l'an dix-neuf cent deux,
De faux républicains haineux
Perpétrer deux actes infâmes :
    Etrangler la liberté
Et commettre la lâcheté
De faire pleurer des femmes !

(*Les Soeurs Blanches.*)

Toutefois, les tristesses du présent ne font point qu'il désespère de la Patrie. Sans doute, à voir cette démence de persécution religieuse, il est troublé et s'adressant à la France il lui demande avec angoisse :

Quo vadis, quo vadis? Où vas-tu la Chrétienne ?
Vas-tu laisser l'Apôtre errer à l'abandon ?
La loi du doux Chrestos n'est-elle plus la tienne,
Sa loi toute d'amour, de paix et de pardon ?...

(*Quo Vadis.*—Coups de clairon.)

Mais il ne se contente pas de gémir; il essaie de grouper les forces vives de la nation autour du Drapeau et de la Croix. (*La Catholique, Aux Sillons! Serrons les rangs, La Terre Nationale*). Il blâme sévèrement les pessimistes qui ne veulent pas croire à l'avenir du pays ; il les réconforte en leur faisant voir à côté des héros d'hier, les héros d'aujourd'hui : nos explorateurs, nos missionnaires, “ nos vaillants petits Marsouins ”.

Allez, marchez ! L'Ame Française
Vibre encore, ne vous en déplaise,
Fait et fera des hommes forts,
Si nombreux, de si bonne marque,
Qu'un jour il faudra dix Plutarque,
Pour chanter nos illustres morts !

(*La France héroïque.*)

Quant à lui, il a une foi inébranlable dans la vertu de la race et pour terminer tant de patriotiques chansons, c'est ce *Sursum corda* qu'il claironne dans le ciel.

Moi j'espère en la France
Comme j'espère en Dieu.

(*Sursum Corda.* —Coups de Clairon.)

LA CHANSON DU CANADA

Chanson de Bretagne, chanson de France, n'a-t-il pas commencé à écrire aussi la chanson du Canada, cette France-Nouvelle ?

Il me semble que oui ! Car n'a-t-il pas composé la Franco-Canadienne pour vous rappeler le pays d'où vinrent vos pères et où l'on continue de vous aimer comme des enfants de la grande famille.

Au pays de nos pères
  Vole mon coeur, vole ! —
Sur les brises légères,
Nos coeurs envolez-vous
C'est un pays si doux, doux, doux,
C'est un pays si doux......

Au pays des Calvaires
— Vole, mon coeur, vole ! —,
Où jadis nos grand'mères
Priaient à deux genoux :
C'est un pays si doux, doux, doux,
C'est un pays si doux.

Et quand il vint vous tendre son chapeau, pour le hardi marin de Saint-Malo dont grâce à vous, l'inscription du socle en témoigne, la statue se dresse maintenant sur les remparts de la vieille ville, face à l'Océan dont la grande rumeur lui fait une éternelle chanson — quand il vint, dis-je, faire cette tournée canadienne dont il a gardé un si reconnaissant et si doux souvenir, il vous " bonjoura " en des termes à rendre presque jaloux les Français de France :

Terre du Canada ! Toi dont j'ai si souvent
Rêvé, les soirs d'Automne, accoudé sur l'avant
De mon petit bateau bercé par l'Atlantique,
En écoutant monter la chanson du grand vent
Venu des côtes d'Amérique :

Terre des grands guerriers aux noms toujours bénis :
Frontenac et Champlain, Dollard, Montcalm, Lévis,
Si doux aux jours de gloire et si fiers dans l'épreuve
Terre des grands chrétiens, des Bréboeuf, des Plessis
Des Laval et des Maisonneuve.

Terre du Canada ! pays mystérieux
Dont nous parlaient, au coin de l'âtre, nos aïeux
Terre du Canada si lointaine et si grande
Que, tout à coup, je vois apparaître à mes yeux
Comme une terre de Légende...

Et comme, s'adressant à la jeunesse, il commenta en de belles strophes nerveuses, votre chrétienne et noble devise : *Aime Dieu et va ton chemin* :

Narguant l'incrédule qui raille,
Marche à ton but, presse le pas,
Et, pour être heureux ici-bas,
Aime, chante, crois et travaille.

— Chante, libre sous les grands cieux,
La Foi, l'Amour et la patrie;
Mêle les chants de Crémazie
Aux refrains naïfs des aïeux.

—Aime ! ton âme toute neuve
Veut se dévouer sans retard ;
Aime et vibre comme Dollard
Lévis, Montcalm et Maisonneuve.

—Crois ! et, sans nul respect humain,
Garde la foi de tes ancêtres
Et sous l'égide de tes maîtres,
Aimant Dieu, va droit ton chemin.

En vérité n'avais-je pas raison de dire que Botrel a aussi chanté la chanson de la Nouvelle-France [1].

---

[1] Toutes ces pièces se trouvent dans un petit recueil publié à Montréal, en 1904 et où M. l'abbé Bouhier a rassemblé, pour l'école et le foyer, une soixantaine des meilleures chansons de Botrel.

MORALE ET CHANSON

Voilà donc une chanson qui a de la tenue. C'est que ce poète a une conscience et qu'il l'écoute parler. Sa chanson est profondément bienfaisante, et sans être jamais ennuyeuse ni sottement moralisatrice, elle sait exhorter l'âme populaire à toutes les vertus, la hausser à tous les dévouements, l'initier à toutes les délicatesses, prêchant l'indulgence aux jeunes :

Sur nos yeux trop exigeants
Mettons les verres indulgents
Des lunettes de nos grand'mères.

(*Les lunettes de Grand'mère.*)

la discrétion, même aux laveuses :

Lave donc, ma pauvre fille,
Ton linge sale en famille
Et passe au bleu tout le tien,
Avant celui du voisin.

(*Les conseils du vieux moulin.*)

la bonté, la charité, la générosité à tous.

Je viens de dire comme elle célèbre la religion et la patrie. Lisez maintenant *un Sauvetage* et vous verrez comme un marin risque gaiment sa vie pour porter secours à une barque en péril. Lisez aussi : *Le Couteau*, *Celui qui frappe* et *la Dernière Bûche* et vous apprendrez combien c'est un devoir pressant d'ouvrir sa porte au malheureux et de le traiter en frère ! Ce poète du peuple croit mieux servir ceux qu'il aime en leur prêchant le travail et la résignation qu'en allumant dans leurs coeurs les mauvaises convoitises. Il les met en garde contre les utopistes qui leur promettent le paradis sur

terre (*quéq' renseignements*) ; il leur conseille avec insistance de ne pas émigrer à la ville, de rester chez eux, de conserver les vieilles moeurs, gardiennes des vertus qui font la santé d'une race.

Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis ;
L'église où tout enfant et d'une voix légère
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère :
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin ! Oh ! ne la quittez pas !

(*Marie.*)

Ces vers que gémit l'âme nostalgique de Brizeux, et qui sont d'un charme si pénétrant, Botrel les reprend sur un ton plus mâle et les répète en vingt chansons :

Conservez dans vos chaumières
Le respect des grands aïeux :
Soyez forts comme vos pères
Et soyez chrétiens comme eux !

(*La Basse-Bretonne.*)

Notre petit coin est si doux !
Pour vivre heureux, restons chez nous !

(*Restons chez nous.*)

Mais ce n'est pas assez que de rester chez soi pour se garder à l'abri de toutes les séductions. Il est un fléau qui sévit à la campagne, aussi bien qu'à la ville : l'ivrognerie.

Botrel ne se lasse pas de dénoncer les ravages de l'alcool, de maudire l'affreuse boisson. Il s'efforce de la faire prendre en horreur à tous ceux qu'elle n'a pas encore empoisonnés ! Qui voudrait s'appeler *Yann-la-Goutte* ou bien être relevé un jour comme *Celui qui ne répondit rien ?*

Ta mère et ta femme et tes trois p'tits mioches
N'ont rien dans leur ventre et rien dans leurs poches :

Et te v'la su' l'dos toi qu'es leur soutien !
Hein ?
Il n' répondit rien, rien, rien !

Pour moraliser les hommes, le chansonnier a recours aux animaux, tout comme un fabuliste. Il les fait défiler tour à tour devant une bouteille de wisky, où le diable s'est caché ; et chacun de faire la grimace et de répéter en s'en allant, avec le cri de son espèce :

" Oh la la ! Qué qu'c'est qu' çà ?...
Jamais je n'boirai de ça !... "

Mais un homme bien vite
Youp, Youp, Youp, la la la !
Voyant la drogu' maudite
D'un seul trait l'avala :
" Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Oh la la ! Qué q' c'est qu' çà ?
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
J'ai le Diable dans l'estomac ! "

(*Le diable en bouteille.*)

Mais où la verve du chansonnier devient vraiment " Chien-Noiresque ", c'est dans le monologue de cette marchande de poissons qui s'enfile " goutte " sur " goutte ", en nous faisant en même temps la plus réaliste peinture des ravages que l'alcool peut causer dans le pauvre corps humain.

" Çà vous brûl' comme un feu de forge,
C'est raide et mauvais, comme' tout ;
Çà fait des trous dans la gorge...
Et dans l' port'-monnaie itou...
J'étais d'une douceur extrême :
A présent, je vous hais tous !

(*Elle boit.*)

Pouah! qué sal' boisson, tout d'même!
...Encore un verr', Mam' Leroux !

" Moi, mon homm' le vieux, la vieille,
Tout l' mond' liche à la maison :
Les parents lich'nt la bouteille,
Les petits gâs, c' qui reste au fond.
Après quoi, c'est un' vraie crème,
On s'insulte, on s'f... ich' des coups...

(*Elle boit.*)

Pouah!! qué sal'boisson, tout d' même !
...Encore un verr', Mam, Leroux !

"A trente ans, j' suis plus qu'un' loque :
J'ai les membres tout perclus,
Ma pauvr' têt' bat la breloque,
J'ai les intestins perdus.
Je crois plus à rien, j' blasphème
A rendre les homm's jaloux...

(*Elle boit.*)

Pouah!! qué sal'boisson, tout d' même !
...Encore un verr', Mam, Leroux !

" Mes dents tomb'nt de ma mâchoire,
Tout c' que j' bouff' me semble amer...
A quoi je suis bonne ?... à boire ?
J'ai plus qu'à m' fich' dans la mer !
La nuit je m' réveill' tout' blême,
J' sens des rats qui m' grimp'nt aux genoux.

(*Elle boit.*)

Pouah!! qué sal' boisson tout d' même !
... Encore... un verr'... Mam' Leroux!... "

Cela ne va pas plus loin que le douzième. La malheureuse tombe morte.

Ne trouvez-vous pas que ce morceau vaut presque une conférence anti-alcoolique... avec projections ?

Un poète qui a le courage de faire "des chansons à ne pas boire" voilà qui est hors de la tradition ; car depuis le *nunc bibendum* d'Horace (qui ne l'avait d'ailleurs pas dit le premier), combien n'a-t-on répété : " Buvons ! " *Beuvons frais!* ([1]) disent les uns ; " buvons chaud ", disent les autres : affaire de goût ! L'important est qu'on boive et qu'on " boive sec ", surtout quand on chante.

Botrel dit : " Ne buvez pas "... d'alcool ! Mais il n'ose pas aller si loin que Pindare et dire que " l'eau est excellente. " Il sait bien qu'on ne l'écouterait point en Bretagne, tant qu'il y a du cidre dans les tonneaux !

Il y va donc aussi de son petit couplet, en l'honneur du cidre doux, si bon avec les châtaignes, comme chante *la Paludière*, en l'honneur du cidre cuit qui pétille dans les verres et mieux encore dans les bols en faïence !

"Du bon cidre qui mousse
Les pichets sont remplis :
Embrassons notre " Douce "
Et chantons le pays !
Buvons, buvons encor,
Buvons le cidre d'or,
A la santé des gâs d'Arvor !

A la santé de nos promises
Rêvant à leurs accordés :
Des mères dont les mèches grises
Auréolent les fronts ridés...
....
L'eau de feu nous prêche la haine
Et le cidre la bonté !...

(*Aux gâs d'Arvor.*—Ch. en Sabots.)

([1]) Rabelais.

Le cidre ayant une telle vertu, évidemment les Bretons doivent continuer d'en boire. C'est un devoir auquel il leur sera trop doux de rester fidèles ! Mais que feront les peuples moins heureux qui ne connaissent point le pommier ? Ils trouveront toujours bien un autre poète pour leur dire une autre chanson !

CHANSON ET POÉSIE

C'est une témérité peut-être de parler de poésie à propos de chansons !

En 1840, on saluait Béranger comme un grand poète, mais on le lui a tant fait expier depuis ! Botrel sera-t-il plus heureux ?

La chanson est un genre familier qui n'est guère capable de grande poésie. Si elle veut être populaire, et elle doit le vouloir, il faut qu'elle soit simple : simple dans les idées, simple dans les mots. Elle ne doit pas s'envoler trop loin de terre. Les grands royaumes lui sont fermés. Toute analyse trop délicate des sentiments lui est interdite, tout raffinement dangereux ! La chanson n'est point une ode, ni une méditation, encore moins un poème philosophique ! Elle n'est pas davantage un sonnet artistement ciselé, aux mots choisis, au rythme savant. Elle doit exprimer des idées accessibles à la foule, des sentiments simples, dans un langage que tout le monde puisse comprendre du premier coup, sans efforts.

Il ne faut donc point demander à la chanson ce qu'elle ne peut donner sans changer de nature. C'est un genre secondaire. Et n'ayant point voulu comparer Botrel à Brizeux, je ne prétends point l'égaler à Lamartine. Mais je crois cependant que c'est un poète, au noble sens du mot. Et si je ne l'ai pas encore assez montré jusqu'ici, je vous demande la permission d'insister maintenant sur ce point.

Pour juger un poète, M. Brunetière a mis à la mode d'examiner ses idées sur l'amour, sur la mort, sur la nature et sur Dieu. Ce n'est pas par l'originalité des idées que Botrel est remarquable. J'ai dit pourquoi un chansonnier ne pouvait guère en avoir que de communes. Botrel a du moins ce bonheur d'échapper le plus souvent à la banalité, parce qu'il est d'une race qui, plus qu'une autre peut-être ayant de la poésie dans l'âme, sait encore en mettre dans sa vie et que c'est cette race qu'il chante.

Bien entendu, Botrel n'a inventé aucune théorie métaphysique. Il ne se demande point ce que c'est que la nature. Il se contente d'en regarder le petit coin qui est son pays et de le peindre de son mieux. S'il lui arrive de personnifier la mer et de donner une âme nostalgique aux sapins de la côte c'est par un procédé d'imagination tout primitif et dont use largement le peuple sans en penser plus long. La nature n'est pas divine : elle est l'oeuvre de Dieu. Et le Dieu de Botrel, ce n'est pas le Dieu des bonnes gens qu'a chanté Béranger, c'est le Dieu des chrétiens tout-puissant et tout bon, mais juste aussi et qui a un enfer pour les ivrognes impénitents, s'il a un paradis pour les héros et pour les saints ; c'est surtout Jésus, l'Enfant-Jésus, que l'on prie comme un petit frère céleste ; un petit Jésus familier qui ne dédaigne pas de chausser les sabots de Pierric, le fils du sabotier ; un Jésus qui aime les humbles et qui rappelle à saint Pierre, toujours enclin à l'orgueil et rude au petit Grégoire, que son paradis " est pour les petits. "

Ce bon saint Pierre, depuis qu'on lui a mis les clefs dans la main, les fidèles ont pris l'habitude de le traiter un peu comme un concierge. On parlemente, on discute avec lui, et, au besoin, on le menace, s'il se fait trop prier pour remplir son office.

Botrel n'a fait que rester dans la tradition.

Et nous dirons à saint Pierre :
Ouvre-nous vite les cieux ;
Mais il faut prendre la paire
Ou nous refuser tous deux.

(*Par le petit doigt.*– Ch. en Sabots.)

Il y a des gâs bretons qui sont moins résignés et qui se promettent d'emporter leur pen-baz avec eux... et de s'en servir, si leur vertu seule ne suffisait pas pour leur ouvrir les portes éternelles :

" Quand je mourrai, dans ma bière
Mettez mon pen-baz !
Car, là-haut, Monsieur saint Pierre
Voyant mon pen-baz,
M'ouvrira son grand domaine,
Sans grogner, mirlitontaine !
Ah ! Ah ! Ah !
Hardi ! hardi ! mon pen-baz !

(*Mon pen-baz.*—Ch. de Chez Nous.)

Vraiment c'est un Paradis tout simple et familial que rêve ce bon peuple ! La Vierge y file comme une paysanne et les petits anges l'aident de leur mieux.

File, ma chérie,
Un fil tout pareil
Au fil que Marie
File dans le ciel !
Tous les petits anges
Tiraillent dessus,
Pour tisser des langes
A l'Enfant Jésus.

(*La Quenouille.*—Chansons en Sabots.)

Mais quelle que soit l'habileté de ces tisserands célestes, les vieux matelots doutent qu'ils en sachent autant qu'eux et ils se flattent, après leur mort,

D'aller au ciel apprendre
A filer un grelin
Aux petits séraphins.

(*Les gâs de St-Malo.*—Ch. en sabots.)

Voilà donc les marins qui espèrent encore naviguer au ciel avec des anges pour moussaillons ; pourquoi Dieu serait-il moins indulgent aux laboureurs, et que rêvent ces simples là-haut, sinon de charruer encore? Leurs bonnes bêtes qui vont au Pardon comme des chrétiens, pourquoi seraient-elles exclues du bonheur de leurs maîtres, après en avoir si fidèlement partagé les peines et les dévotions ? Il se trouvera bien quelque saint moins officiel que saint Pierre, pour les faire entrer au Paradis par une porte de service :

Ohé ! la Grise ! nous irons sans faute,
A la Pentecôte
Au Pardon tous deux.
Pour que saint Gildas, quand tu seras morte,
T'entr'ouvre la porte
Des paradis bleus :
Pour soc de charrue on prendra la lune ;
Et par la nuit brune,
Dans les champs sacrés,
Nous labourerons tous les deux encore.
Pour y faire éclore
Des astres dorés !

(*Vas-y la Grise.*— Ch. en Sabots.)

L'imagination celtique n'a pas que des sourires. Elle est souvent sombre et la mort lui apparait dans une personnification terrible : l'Ankou. C'est un grand vieillard décharné, qui vient sur un char noir et blanc dont les essieux grincent, chercher les trépassés.

C'est moi l'Ankou, l'Ankou qui brise
Un os de mort dont il aiguise
Sa vieille faulx sur son genou...

Dans le soir de plus en plus sombre,
Entends-tu grincer un essieu ?
C'est moi qui m'avance avec l'ombre,
N'attendant que l'ordre de Dieu.

Ce que tu prends dans ta démence,
Pour un rayon de sa clémence
C'est la grande faulx de l'Ankou
Qui peut d'une envolée immense
Faucher tous les hommes... d'un coup !

(*L'Ankou.*—Contes du Lit-Clos.)

Et les nuits sont pleines de défunts qui reviennent se lamenter aux lieux où ils péchèrent, solliciter des messes ou des pèlerinages ou s'asseoir un moment au coin de l'âtre : il fait si froid au fond des sépulcres sans feu !

Laissez dans le foyer la cendre chaude encore,
Qu'ils s'y puissent chauffer un peu !

(*Nuit des Ames.* -Ibidem.)

C'est ainsi que les vieilles idées du paganisme restent mêlées aux croyances chrétiennes et que ces âmes du purgatoire sont encore un peu les soeurs des Ombres antiques.

Cette chanson de la mort est grave et saisissante. La chanson d'amour que chante Botrel est loin d'être, elle aussi, la chanson banale. Inutile de dire qu'elle n'est jamais libertine, mais elle n'a point non plus cette fadeur sentimentale, ce pathos amolli par des larmes bourgeoises, ni cette passion tragique et fatale qui peut être belle de son ardeur même — mais qui trouble les âmes.

Elle est douce, rêveuse, chastement tendre, souvent mélancolique. Elle se chante à une voix, dans les notes mineures, sur l'immensité de la mer ou dans la poésie des champs, quelquefois dans la mi-obscurité de la veillée, avec l'accompagnement d'un rouet qui tourne.

La chanson du pâtour, Fleur de blé-noir, Ma douce Annette, on ne sait laquelle choisir, tant elles ont de charme.

Ecoutez ce marin évoquer, durant qu'il fait son quart de nuit, l'image de sa bien-aimée :

Le lin fleuri n'est pas si bleu
Que les yeux de ma douce Annette !
En marchant elle tangue un peu
Comme une fine goëlette !...

Le jour du départ du grand brick,
Annette m'a dit sur la grève :
" Mon souvenir, petit Yannik,
Chaque nuit hantera ton rêve. "

Et depuis trois ans, chaque soir,
De garde au bout de la grand'hune
Je suis bien certain de la voir
Glisser sur un rayon de lune.

(*Ma douce Annette.*—Chansons de Chez Nous.)

J'aimerais vous narrer aussi comment une autre mie Annette, qui n'était pas si douce giffla l'amoureux timide qui tournait le rouet et arrêta net le tendre secret qu'il se préparait à lui dire. Cela s'appelle le *fil cassé* et donne la note gaie — oh ! très discrète ! — de la chanson d'amour.

La Fanchette dit la colère du matelot trahi et qui cherche en vain à oublier son grand amour, prêt à tuer l'infidèle ou plutôt à tomber à ses pieds s'il la revoit jamais :

Si la première elle se fâche
Et me fait chasser comme un chien,
Je l'aime tant, je suis si lâche
Je ne lui reprocherai rien :
Mais baisant sa robe de moire...
Je lui demanderai pardon... !

(*La Fanchette.*—Chansons de Chez Nous.)

C'est la note passionnée, donnée aussi par le *Mai d'amour* et *la Meunière de Pont-Aven.*

Et voici maintenant la note mélancolique. C'est *la chanson du*

blé-noir ou plutôt du *blé-na*, comme l'on prononce au pays de Dinan. Le refrain qui termine chaque couplet et qui associe à l'amour malheureux du pauvre gâs la vision du blé-noir qui lève, grandit, prend des fleurs et du grain, lui donne une grâce et une poésie unique. L'espoir recule de proche en proche, toujours relancé vers l'avenir, par des voix amies, toujours déçu, jusqu'à ce qu'il s'abîme à jamais dans la vision du blé-noir mûr tombant sous les faucilles.

LA CHANSON DU BLÉ-NOIR

I

Depuis mon retour de l'armée
Je suis un ben malheureux gâs !
Vous connaissez la ben-aimée
Qui ne m'aime pas !
...O la tant cruelle que j'aime,
Dites-moi quand donc m'aimera ?
—Quand notre blé-na sème, sème,
Quand le blé-na l'on sèmera !

II

Parce qu'elle fut écolière
Au couvent de Rennes, trois ans,
Elle est devenue un peu fière
Pour les paysans !

...Au rendez-vous, près de sa ferme,
Dites-moi quand donc y viendra ?
—Quand notre blé-na germe, germe,
Quand notre blé-na germera !

III

A la grand'messe, le dimanche,
Je lui tends l'eau sainte parfois,
Mais sans jamais voir sa main blanche
Effleurer mes doigts !
...O sa lèvre dure et sévère,
Dites-moi quand me sourira ?
—Quand notre blé-na, vère, vère,
Quand notre blé-na verdira !

IV

A la danse trouvant des charmes
A chaque assemblée elle accourt...
Et pour faire couler mes larmes,
On lui fait la cour !
...O mes yeux ! quand je pleure, et pleure,
Dites-moi quand les sèchera ?
—Quand notre blé-na fleure, fleure,
Quand notre blé-na fleurira !

V

Comme au mois de mai l'on apporte
A la Vierge des genêts d'or,
Je mets des fleurs devant sa porte,
Pendant qu'elle dort !
...O la fleur en mon âme éclose,
Dites-moi quand la cueillera ?
—Quand notre blé-na, rose, rose,
Quand notre blé-na rosira !

VI

Votre blé-na dans le mystère
Monte, mûrit de jour en jour...
Moi, j'ai dans une ingrate terre
        Semé mon amour.

O mon coeur est mûr pour la tombe !
Quand donc la mort le fauchera ?
- Quand notre blé-na, tombe, tombe,
Sous la faucille tombera !

(Chansons de Chez Nous.)

Ne pensez-vous pas que seul un vrai poète pouvait écrire cette simple chanson ?

Poète, Botrel l'est par cette sensibilité discrète et profonde qu'il tient de sa race et qui est le trait caractéristique de son talent. Il a de simples mots qui vont tout droit au coeur émouvoir la source des larmes.

Telle cette fin d'une berceuse que j'ai déjà citée :

" Ne grandis pas trop vite,
Fais dodo, mon petit gâs !

Tel aussi ce passage de la lettre que dicte la grand'mère pour répondre à l'adieu de son " petit-fieu ", le gabier.

Je suis fille de matelot,
J'ai mon homme et trois gâs dans l'eau.
La vie est quelquefois bien rude !
J'en ai tant dit des au-revoir,
Que je devrais bien en avoir
        Pris l'habitude !

Et ces pièces ravissantes où le poète évoque l'image de sa pro-

pre grand'mère et qui sont, il est vrai, plus et mieux que des chansons, de vraies *solitudes* qu'aurait pû signer le plus délicat des poètes.

Mais il ne sait pas que nous faire pleurer ; il trouve aussi et plus souvent qu'on ne croit le mot pour rire. Il a de l'humour et de la gaîté, une gaîté qui n'est jamais tapageuse ni méchante, un humour qui ne s'efforce point de vous étourdir, mais qui vous donne une franche joie, sans arrière-pensée. Si vous voulez un modèle du genre, lisez le *Petit Goret* et mieux encore " *Marie ta fille* " où l'esprit fleure un piquant parfum de terroir.

Et si vous voulez savoir comme il badine avec grâce, je vous renvoie à la lettre que Mimi-Fauvette, pressée de devenir Mimi-Pinson, écrivit un jour à l'insu de sa mère, au joli galant, en laissant s'envoler son coeur (comment pourrait faire autrement le coeur d'une fauvette) " sur les ailes du souvenir " !

Et voilà comment on relance une vieille métaphore qui ne battait plus que d'une aile, en lui en faisant une paire toute neuve !

Poète, Botrel l'est aussi par cette chaleur de sentiment qui fait jaillir les paroles éloquentes. Il a des coups de clairons qui sont de vraies fanfares et qui vous enlèvent " en de fières alarmes " tout vibrants d'enthousiasme et prêts aux grands sacrifices que réclament la défense de la Foi ou de la Patrie. Ce petit gâs breton " a du coeur au ventre " ! comme il le dit lui-même.

Mais, plus encore que la sensibilité, c'est l'imagination qui fait les poètes. Celle d'un chansonnier ne peut guère s'éployer à l'aise dans le champ étroit où elle est enfermée. Botrel ne s'efforce point de ne parler qu'en images ; et ses comparaisons ne sont pas toutes neuves quoique le plus souvent elles soient pleines de fraîcheur. Mais qu'il sait en trouver aussi de gracieuses et de fortes dans la vision directe des choses ! Figurez-vous passer sous des pommiers en fleurs !

Et que les vieux pommiers baissent bien bas leurs branches
Quand les petits Bretons auprès d'eux passeront
Comme les grand'mamans baissent leurs têtes blanches
Pour que leurs petits gâs puissent baiser leurs fronts !

(*Les Pommiers bretons.*—Contes du Lit-Clos.)

Et voyez-vous ce port, par un matin gris de houle ?

La mer est grosse ce matin...

Pareils aux chevaux presque morts
Qui vibrent au son des trompettes,
Les vieux bateaux font des efforts,
Pour se lancer dans les tempêtes !

Et les bruns goëmons mouillés
Cette nuit plus qu'aux nuits passées,
Semblent des cheveux envoyés
Par les morts à leurs fiancées !

(*Nuit d'Orage.*—Contes du Lit-Clos.)

De telles comparaisons sont déjà des métaphores, tant le rapport noté est juste et saisissant tant les deux images évoquées se pénètrent intimement !

Mais on trouve chez Botrel d'autres rapprochements qui ne sont plus des comparaisons et qui sont mieux que des métaphores, de parfaits symboles, de la grande et haute poésie.

Vous vous rappelez cette pièce admirable où la Bretagne profile son fantôme de vieille paysanne dans la pénombre du Lit-Clos ! Je vous demande la permission de vous dire aussi quelques strophes de l'*Horloge de Grand'mère.*

C'est une horloge en châtaignier,
Au long coffre à la mode antique,
Que dut longuement travailler
Quelque Michel-Ange rustique ;

Au bas, le sonneur de biniou
Fait face au sonneur de bombarde,
Durant qu'au fronton un hibou
De ses grands yeux ronds vous regarde.

Oh ! combien cela me charmait,
Quand j'étais tout petit, de suivre
La mort des Heures. que rythmait
L'énorme balancier de cuivre !

Car, vraiment, lorsque près d'un seuil,
On contemple une Horloge-Close,
Elle a tout l'air d'un long cerceuil,
Où le temps qui n'est plus, repose !

La première heure que chanta
L'Horloge de sa voix profonde
Fut celle où Grand'maman jeta
Son premier cri dans ce bas-monde.
....

... Et la Femme en âge avançait
Devenait Maman, puis Grand'mère ;
Et l'Horloge aussi vieillissait
A tant sonner l'heure éphémère...

Quand de Grand'maman la raison
Sembla, pour toujours endormie,
L'Horloge à travers la maison,
Sonna l'heure pour la demie ;

Et Grand'maman, dans son lit-clos,
Agonisa, puis se tint coîte...
Et ce furent de longs sanglots
Que pleura l'Horloge en sa boîte ;

Enfin dans le lit, un soupir...
Et le grand balancier de cuivre
S'arrêta d'aller et venir,
Quand Grand'Maman cessa de vivre...

Et Grand'mère auprès des Elus
Est montée avec allégresse...
Et l'Horloge ne sonne plus :
Elle est morte aussi de vieillesse,

Morte à jamais ! C'est vainement
Qu'un grave horloger l'interroge :
C'était le coeur de Grand'maman,
Qui battait dans la vieille Horloge !

(Contes du Lit-Clos.)

Qu'est-ce que cette Horloge ? Et qui pourra dire si c'est encore une horloge ou si ce n'est pas plutôt Grand'maman, tant leurs deux vies sont accordées tant le coeur de l'une et le balancier de l'autre vont du même rythme doux et lent, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent à jamais de battre tous les deux ensemble !

Certes! voilà du grand art. De ce frôlement de la vie avec la nature morte, animer les choses, leur donner le mouvement et l'âme, que cherchent de plus les poètes symbolistes, lassés du balancement régulier des comparaisons ou blessés de l'éclat trop brutal des métaphores ? Seulement, ils ont trop souvent le tort d'être incompréhensibles. Botrel a le mérite de rester toujours clair. Un exemple.

Botrel a vu les goëlands voler autour des goëlettes dans le bassin de Paimpol et il a fait une poésie exquise.

Je rappelle à ceux qui sont peu familiers aux choses de la mer que les goëlettes sont le nom qu'on donne en Bretagne à ces bâteaux si légers avec leur fine mâture, qui s'en vont en Islande pour la grande pêche. Mais j'ai tort de dire que les goëlettes sont des bâteaux, car ce nom a déjà des ailes et le vol des goëlands qui les encercle va en faire de grands oiseaux. Ecoutez plutôt !

Allons voir les goëlettes,
Dans le bassin de Paimpol :
Les goëlands, les mouettes
Les caressent dans leur vol,

Puis, quand les vagues s'élancent
A l'assaut du quai noirci,
Les goëlands s'y balancent...
Les goëlettes aussi !

Les grands oiseaux d'aventures
Vont se perdre dans les Cieux ;
Les bâteaux et leurs mâtures
Tendent leurs longs bras vers eux ;
Les jours et les mois s'envolent,
L'Hiver passe sans souci !...
Les goëlands se désolent...
Les goëlettes aussi.

Lorsque Février arrive,
Les goëlands sont joyeux ;
Des voix pleurent sur la Rive
La complainte des adieux :
—" Vos Paimpolaises sont belles,
Islandais ! restez ici !... "
Les goëlands ont des ailes...
Les goëlettes aussi.

(*Goëlands et goëlettes.*—Ch. en Sabots.)

Ne voyez-vous pas les fins navires ouvrir leurs ailes et s'envoler vers le large, avec leurs frères les goëlands ?

Botrel n'atteint pas toujours à ces hauteurs. Parmi tant de chansons excellentes, il en a qui ne sont que bonnes. De même tous ses vers ne sont point parfaits.

S'il en a qui sont une peinture ou une évocation comme ceux-ci qui disent la Bretagne :

C'est Toi, la terre du granit
Et de l'immense et morne lande,
Pieuse Armor au sol béni
Par les grands saints venus d'Irlande,

Où l'on rencontre à chaque pas
Des menhirs près des christs en pierre,
Où le ciel est si bas, si bas
Qu'on y voit monter sa prière !...

(*Chez Nous.*)

s'il en a de très doux qui sont une musique :

Ton rouet chantonne
Un air des aïeux
Un chant monotone
Qui mouille les yeux !
Par des nuits pareilles,
A ces chants amis
Que de vieux, de vieilles
Se sont endormis !

(*La Quenouille.*)

Il en laisse aussi échapper qui sont trop faciles, ou durs et rocailleux.

Mais il ne faut pas s'y méprendre : il en est qui le sont intentionnellement :

Granitive en la plaine autant qu'en la montagne,
La Bretagne est un Roc que baigne un Flot amer :
Et c'est pourquoi mes vers sont bien de leur Bretagne :
Durs comme le granit, graves comme la mer !

Il en a d'une sonorité magnifique et de sublimes : tel ce cri des Bretons têtus à ceux qui se flattent de tuer leur religion en renversant leurs clochers et leurs calvaires :

" Nous prierons devant les étoiles !
Abattez-les, si vous pouvez. "

(*Bretons têtus.*—Contes du Lit-Clos.)

Mais il en a aussi, surtout dans les *Coups de Clairon* qui s'enflent plus qu'ils ne peuvent, qui font trop de flon-flon.

Et toutes ces rimes ne sont pas millionnaires! Je vous en ai même cité que vous avez trouvé qui ne gâtaient rien, j'en suis sûr, et qui n'étaient que des assonances ! Assonances voulues, bien entendu, et cherchées par l'auteur, pour donner à sa chanson le caractère populaire et le cachet antique (*Chanson du pâtour* : *Cloche d'Ys*.

Négligences pourtant, diront les critiques impitoyables ! Mais quel est le bon poète qui n'a jamais fait de méchants vers ? Hérédia peut-être... qui n'était pas un chansonnier ! Botrel n'est pas un Hérédia. Vivant la vie des humbles et la vie de sa patrie, il n'a pas le loisir de ciseler tous ces vers et de les dorer : il a des choses trop pressantes à dire et il les dit au peuple avec, de temps en temps, un mot de patois. Que ce soit son excuse, s'il en a besoin.

Pour moi, parmi une si belle moisson, il ne me plait point de rechercher les brins d'ivraie. Clochettes d'ivraie et lourds épis, tout cela se dore et chante ensemble sous le soleil et dans les brises de l'été Et les chansons de Botrel chantent de même dans l'âme française ;— dans l'âme populaire, car lui qui aurait pû tenter une oeuvre plus haute, il veut rester *le chantre des rustres en sabots*. Mais les poètes les plus illustres ne le dédaignent point et sa belle tête énergique et rêveuse rayonne doucement dans leur groupe fraternel. Ce chansonnier est un poète !



LA CHANSON CHANTÉE

C'est un musicien aussi. Il n'écrit pas seulement les vers, il compose le plus souvent la musique de ses chansons. Il a encore ce trait de ressemblance avec les bardes de son pays, et ce que Charles Le Goffic écrit de ces vieux chanteurs peut s'appliquer à lui, à la lettre :

" Les plus imperceptibles tressaillements de l'âme bretonne se coordonnent en rythmes sous un archet intérieur : il n'y est besoin d'aucun effort, d'aucun artifice préparatoire. Les vers et la mélodie n'ont point fait divorce en Bretagne : ils s'épousent si intimement qu'on ne saurait les séparer sans leur porter le coup de grâce à tous deux (1) ".

Je crains d'avoir fait tort à Botrel en analysant ses chansons comme un recueil de vers académiques. La chanson est faite pour être chantée, non pour être lue. La chanson chantée c'est l'oiseau qui vole, c'est l'oiseau qui chante. La chanson qu'on lit silencieusement des yeux c'est l'oiseau immobile, c'est l'oiseau empaillé. Pour sortir tout le charme des chansons de Botrel, il faut les entendre chanter et surtout par lui-même. Car c'est l'air autant que les paroles qui font la chanson.

Botrel trouve toujours la mélodie qui convient à ses vers ou plutôt, paroles et mélodie se font ensemble. Avant d'écrire ses vers il les chante tout bas ; ce n'est pas assez dire : ce sont les vers eux-mêmes qui naissent dans son âme, en chantant.

Sa musique est simple, adorablement simple. Et cependant elle est expressive et donne le ton juste à chaque sentiment. Elle est assoupissante comme un chant de nourrice, elle pleure comme un cœur en peine, elle a la gaité claire et franche des voix d'enfants, elle imite le chantonnement du rouet ou retentit comme les coups de cognée sur le tronc du grand chêne. Quelquefois aussi elle éclate comme un coup de clairon.

---

(1) Charles Le Goffic. — *L'Ame bretonne.*

Ce n'est jamais une symphonie savante et des musiciens peuvent la trouver grêle. Le peuple pour qui elle a été faite l'apprend du moins facilement et, grâce à elle, les petits sabots peuvent danser en cadence.

Je soupçonne Botrel d'avoir recueilli plus d'un vieil air populaire et d'y avoir adapté seulement de nouvelles paroles. . . Toujours comme les bardes bretons qui écrivaient souvent en tête de leurs sônes : " Sur un air connu ". Et comme le bienheureux Grignon de Montfort aussi qui composait ses cantiques sur le même rythme que les chansons d'amour et les couplets bachiques les plus en vogue de son temps. Botrel ne se risque guère d'ailleurs en dehors de la chanson populaire et il prie volontiers quelque autre de faire la musique quand il écrit des *Chansons en dentelles*.

Mais il ne se fait point remplacer pour chanter ses chansons. Il les chante mieux que personne. Il a une voix souple ,chaude, bien timbrée, qui sait avoir du velours et de l'éclat, de l'émotion surtout. Elle s'insinue doucement, elle vous prend peu à peu, elle vous entraîne, elle vous emporte : vous n'êtes plus libres de résister : il faut que votre âme se monte au ton qu'il veut lui donner. Dans cinq minutes Botrel est maître de son auditoire. Et il dit aussi bien qu'il chante : avec un geste aisé et fort. Ce fils de forgeron est un artiste très puissant parce qu'il est sincère et très convaincu. Je ne sache pas qu'il compte un seul échec dans sa carrière déjà longue ; et il a excité des enthousiasmes que les plus grands ont à peine connu. En Bretagne, à Paris, dans toute la France, en Belgique, en Suisse même où l'on ne se dégèle pas facilement, il a été acclamé avec délire. Et s'il vous avait déplu quand il vint vous voir en 1903, je n'aurais pas été si maladroit, que de vous en parler ce soir. Mais je lui ai entendu dire qu'il n'avait trouvé nulle part de coeurs plus vibrants à sa chanson du pays des aieux, qu'en cette terre de la Nouvelle-France.

Botrel ne chante pas seul. Sa femme l'accompagne partout et lui répond d'une belle voix métallique qui renvoie plus clairs et plus légers, mais sans les amollir les accents de sa voix virile.

" . . . On *les* connaît, dit Hugues le Roux, car ils sont deux, les Botrel, un feutre noir et une coiffe blanche, un " gars " fier et une

" douce " jolie unis pour la vie et pour la chanson : tels ces coeurs entrelacés qui font à la cape celtique une agrafe d'argent " ([1]).

Cette comparaison est bien gracieuse, mais les vieilles légendes ont plus de charme encore. "Il y avait à la cour de Childebert Ier un jongleur nommé Hyvarnion, originaire de la Bretagne insulaire. Il allait s'embarquer pour retourner dans son pays, lorsqu'il entendit une voix jeune qui chantait dans le bois voisin. Il chercha la chanteuse qui cueillait des fleurs près d'une fontaine : il la vit, il l'aima. Elle s'appelait Rivanone ou la Petite Reine. De leur union naquit saint Hervé, patron des chanteurs ambulants de Bretagne " ([2]).

Botrel a, lui aussi, trouvé sa Rivanone, au moment où le jeune barde commençait son pèlerinage. Auprès de quelle fontaine l'a-t-il entendue chanter, je ne sais. Mais il l'a appelée et elle est venue. Cette parisienne a revêtu le pittoresque costume des filles de Pont-Aven, pendant qu'il adoptait lui-même, pour mieux incarner sa chanson, le gilet doré, la veste de velours et le petit chapeau des paysans du Finistère. Et voici vingt ans qu'ils s'en vont ensemble, en se tenant *par le petit doigt* — répétant partout cette chanson de l'amour fidèle qu'ils vous ont fait sans doute entendre et dont un seul couplet, le plus joyeux de tous ([3]), est pour eux plein de mélancolie, car ils n'ont point eu le bonheur d'avoir le petit Hervé qui fut donné à Hyvarnion et à la Petite Reine... ([4]).

Ils vont... et quand le poète est triste et lassé, c'est elle, la vail-

---

([1]) *Journal*, août 1903.

([2]) Félix Hémon.—*Races vivaces*. Cité par Le Goffic, op. cit.

([3]) Et nous voici père et mère
D'un mignon petit enfant
Qui se traîne encore à terre
Quoiqu'il ait bientôt un an...
(*Par le petit doigt.*)

([4]) Le mariage de M. et Mme Botrel fut célébré en l'église Saint-Augustin, le 20 mai 1891 par M. l'abbé Chesnelong, maintenant évêque de Valence. La cérémonie fut très brillante, la fabrique ayant voulu en supporter tous les frais, pour remercier Botrel du précieux concours qu'il n'avait cessé d'apporter par ses chansons, par ses pièces, par son dévouement personnel au patronage de la paroisse.

lante compagne, qui le réjouit et qui le réconforte, car c'est elle l'Echo qui lui répond les paroles dont vit son âme :

Rôdant triste et solitaire,
Dans la forêt du mystère,
J'ai crié, le coeur très las :
“ La vie est triste ici-bas ! ”
... L'écho m'a répondu : Bah !

“ Echo, la vie est méchante ! ”
Et d'une voix si touchante
L'écho m'a répondu : Chante !

“ Echo ! écho des grands bois,
Lourde, trop lourde est ma croix ! ”
L'écho m'a répondu : Crois !

“ La haine en moi va germer :
Dois-je rire ? ou blasphémer ? ”
Et l'écho m'a dit : Aimer !

Comme l'écho des grands bois
Me conseilla de le faire :
J'aime, je chante et je crois
... Et je suis heureux sur terre !

(*L'Echo.*—Conte du Lit-Clos.)

J'aime, je chante et je crois : ces trois mots, il les écrit colontiers de sa belle et ferme écriture sur la première page des livres qu'il offre en hommage à ses amis, je ne saurais mieux terminer que par eux : ils disent l'homme.

Botrel croit à tout ce qui est saint et grand ; il aime tout ce qui est beau et c'est pourquoi sa chanson le rend heureux et avec lui tous ceux à qui il la chante. Et ce bonheur dure plus qu'une soirée, car elle a tant de poésie que ceux qui l'ont entendue une fois ne veulent plus l'oublier et se la répètent longtemps tout bas.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, il ne me reste plus qu'à vous remercier de l'attention si bienveillante avec laquelle vous m'avez écouté faire l'éloge de quelqu'un de "chez nous". Il eût sans doute été galant de ma part de choisir un sujet plus canadien: et j'y avais bien pensé. Mais n'eût-il pas été téméraire de vous parler de gens et de choses que vous connaissiez mieux que moi ? On m'aurait dit encore que mes croquis montréalais avaient été fait en France... et vous ne vous seriez point reconnus ! Que ce soit donc mon excuse, s'il en faut une, pour vous avoir parlé uniquement ce soir, du grand chansonnier breton, et de cette terre de granit recouverte de chênes, d'où vinrent avec Jacques-Cartier, vos hardis découvreurs et d'où nous arrivent encore de temps en temps, comme en une autre Bretagne plus grande et plus hospitalière, quelque colon, quelque prêtre ou quelque petite soeur des pauvres.

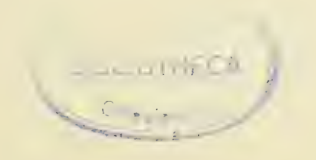
Et pour rester breton jusqu'au bout je vous dirai l'adieu breton qui signifie aussi au revoir : *Kenavo !*

> Puisque mon grand bateau
> Doit m'emporter bientôt
> Kenavo...

comme chante le marin de Botrel !

Kenavo ! Au revoir, Mesdames et Messieurs ! Et que Dieu garde nos âmes canadiennes et bretonnes, je veux dire françaises, unies à travers la mer grande, unies par le souvenir des jours vécus ensemble et qui pour moi resteront inoubliables, oui sans doute, mais unies surtout par la même foi et la même charité chrétienne s'exprimant par de réciproques prières, puisque c'est en Dieu seul que le souvenir s'éternise et que l'au revoir ne risque jamais d'être une vaine espérance.





es

10

25

10

75

25

Un Apôtre Moderne, Le Père Didon, in-8 . . .25

1905. — Abbé PIERRE VIGNOT.

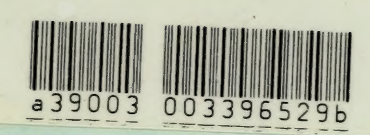
Carême de Montréal, in-12 88

1906. — P. L. A. PLESSIS, Dominicain.

Pasteur, in-8 25

1910. — R. P. PH. PONSARD.

Chants de France, in-8 25


a39003 003396529b